NOTES ET FAITS

Mots de la dernière heure

Sentant sa fin approcher, Scarron, qui depuis de longues années était accablé de maux, dit à ceux qui l'entouraient et qui paraissaient affligés : " Ne me plaignez pas. Plus de goutte, plus de rhumatisme, plus d'insomnie ; je vas enfin me bien porter."

* * * *

Variétés mystiques

Dans un volume publié au XVII^e siècle, sous le titre de *Parnasse séraphique*, par R. P. Marciol de Brive, capucin, nous trouvons ce qui suit :

Epigramme sur l'enfant Jésus balayant la chambre de sa mère

Pourquoi balayez-vous une maison si pure,
Seigneur, puisqu'elle est sans ordures ?
Vous employez en vain votre sainte ferveur.
S'il vous plaît, bon Jésus, d'exercer cet office,
Tenez, la maison de mon cœur
Vous donnera de l'exercice.

* * * *

Pasquinades

Chacun sait que jadis, à Rome, on avait coutume de prêter à une ancienne statue, dite de Pasquin, des réflexions satiriques sur les hommes et sur les événements : d'où est venu le terme de *pasquinades*.

Certain jour, pendant le règne d'un pape dont la conduite, à tort ou à raison, semblait donner motif à quelque blâme, l'on trouva sur la statue de Pasquin cette question : " Quel est le superlatif qui n'a pas de positif ? "

Et le lendemain cette réponse : " C'est le pape, que l'on qualifie *très saint*, quoique souvent il ne soit rien moins que *saint*."

* * * *

Variétés parlementaires

A l'une des premières séances de l'Assemblée constituante, comme il s'agissait d'élire le président, Mirabeau prit la parole pour indiquer à ses collègues les conditions de caractère et de talent que devait offrir celui qui serait appelé à l'honneur de présider l'Assemblée ; il s'exprima de telle manière qu'il était impossible de ne pas le reconnaître lui-même dans le portrait qu'il venait de tracer ; aussi M. de Talleyrand dit-il, assez haut pour être entendu de ceux qui l'entouraient : " Il ne manque qu'un trait à ce que vient de dire M. de Mirabeau : c'est que le président doit être marqué de la petite vérole."

* * * *

Madame Bonaparte

Toujours à propos de Napoléon I^{er}, qui est si à la mode.

Mme Lœtitia, la mère de l'empereur, n'éprouvait aucun enthousiasme à jeter l'argent par les fenêtres. Longtemps pauvre, n'ayant eu de 1790 à 1799 que 1,500 francs de rente pour soutenir sa modeste maison et nourrir ses trois filles, Caroline, Elisa et Pauline, elle était douée d'un certain esprit de prévoyance.

En 1809, le 2 janvier, la princesse Pauline vint la voir.

— Madame, l'empereur m'envoie vous faire une question.

— Laquelle ?

— Combien avez-vous dépensé, hier, en fait d'étrennes ?

— Ma fille, juste 3,255 francs.

— 3,255 francs ! Mais je vous avais remis de la part de mon frère 30,000 francs pour faire des largesses ! Est-ce que vous comptez placer cette somme ?

— Mon Dieu ! oui, Paulette.

— Mais pourquoi faire ?

— Pourquoi faire ? Pour donner un jour du pain à tous les rois et à toutes les reines qu'on a faits dans ma famille !

L'histoire a prouvé que l'Agrippine d'Ajaccio n'avait pas tort.

LE CHERCHEUR.

LE COIN DES ENFANTS

AUX PETITS ENFANTS

Enfants, que chacun veut choyer,
Vers qui vont les pures tendresses,
Vous apportez mille promesses
De bonheur à notre foyer.

Soyez nos anges tutélaires,
Chers petits êtres innocents,
Vous dont les regards caressants
Font la félicité des mères.

D. M.

LE MIROIR

Berthe était d'un caractère vif et emporté. Sa bonne mère l'exhortait souvent à la modération, mais Berthe ne se corrigeait point.

Un jour, elle était assise près de sa table de travail ; devant elle, se trouvait placé un joli vase plein de fleurs. Un de ses frères le toucha et le renversa par mégarde. Le vase fut brisé. A cette vue, Berthe se leva transportée de colère ; ses yeux étincelaient de fureur, les veines de son front se gonflaient, tout son visage était bouleversé.

Au même instant, sa mère lui mit subitement un miroir sous les yeux. Berthe recula d'épouvante à la vue de ses propres traits ; sa colère tomba et elle se mit à pleurer.

— Vois-tu, maintenant, lui dit sa mère, combien la colère est hideuse et comme elle enlaidit la figure humaine ! Si tu continues à être aussi irascible, cette expression hideuse, qui vient de t'effrayer toi-même, deviendra peu à peu l'expression habituelle de ton visage, qui perdra tous ses charmes et tous ses agréments.

Berthe prit cette leçon à cœur, et depuis ce moment fit tous ses efforts pour vaincre sa colère ; elle devint aussi douce et modérée qu'elle avait été vive et emportée, et cette douceur donnait à sa figure un charme irrésistible.

L'excellente mère disait bien souvent :

— Il en est de tous les vices et de toutes les vertus comme de la douceur et de la colère :

On peut voir sur nos traits ce qui se passe en nous,
Le vice les rend durs, la vertu les rend doux.

LA ROBE NEUVE

Mme de Thalheim venait de faire présent à sa fille, pour les fêtes de Noël, d'une robe neuve de satin bleu de ciel. Le tailleur vint l'apporter la veille dans la soirée. La jeune Apolline l'essaya aussitôt pour voir si elle était bien faite, et, à son grand plaisir elle lui allait parfaitement.

En comptant l'argent pour payer le mémoire, Mme de Thalheim dit :

— Il fait un froid terrible ce soir. Apolline, va chercher à Monsieur un petit verre de notre excellent ratafia ; tu le trouveras dans l'armoire de la petite chambre là-bas. Tu prendras une lumière, car il fait déjà noir.

Apolline revint apportant une bouteille, versa au tailleur de la liqueur, et resta poliment en face de lui pour en verser une seconde fois. Mais, aussitôt après en avoir pris une gorgée, le pauvre tailleur, saisi d'effroi la jeta bien vite.

Apolline avait été trop paresseuse pour se donner la peine d'aller allumer la chandelle, et au lieu de ratafia elle avait mis la main sur une bouteille d'encre. Sa belle robe de satin se trouva semée de nombreuses taches d'encre, de telle sorte qu'il était impossible de la mettre. La pauvre demoiselle pleurait à chaudes larmes ; mais sa mère lui dit :

— Voilà ce qui arrive toujours quand on se montre désobéissante ; tu iras demain à l'église avec la robe que tu portais les autres dimanches, et tu n'en auras pas de nouvelle avant un an.

Son père, qui entra au même instant fit encore sur cet accident une réflexion très judicieuse.

— L'insensée dit-il qui préfère l'obscurité à la

clarté et l'ignorance aux lumières, doit reconnaître ici la vérité de ce vieil adage :

Une cervelle vide, une maison obscure,
Ne peuvent amener que fâcheuse aventure

L'ANNEAU MAGIQUE

Un commerçant nommé William avait entrepris un voyage dans d'autres parties du monde, où, à force d'activité et d'intelligence, il parvint à se créer une fortune considérable. Au bout d'un certain nombre d'années il retourna dans sa patrie.

En débarquant dans sa ville natale, il apprit que ses cousins et ses cousines se trouvaient tous réunis à un joyeux banquet qui avait lieu ce jour-là même dans une maison de campagne fort peu éloignée. Il y courut avec tant d'empressement, que, dans la joie de son cœur, il oublia de faire sa toilette, et partit avec son costume de voyage, qui s'était terriblement détérioré pendant le long trajet sur mer.

Lorsqu'il se présenta dans ce salon tout resplendissant de lumières, ses cousins et ses cousines le reconnurent à l'instant même ; mais ils témoignèrent peu de joie à le revoir, parce que son habit rapé leur faisait présumer qu'il revenait pauvre.

Un jeune nègre qu'il avait amené avec lui, et qui était témoin de la froideur de cet accueil, fut si irrité contre la famille de son maître, qu'il ne put s'empêcher de dire à celui-ci :

— Il faut que ce soient de bien mauvaises gens, puisqu'ils ne montrent pas plus de satisfaction de revoir un de leurs proches parents après une si longue séparation.

— Un moment de patience, lui répondit le maître à voix basse : tu les verras bientôt changer de ton et de manières.

Il mit à son doigt un gros diamant qu'il avait dans sa poche ; l'éclat de ce diamant frappa tous les yeux, et soudain tous les visages s'épanouirent ; et chacun de s'approcher avec le plus aimable empressement autour du cher cousin William. L'un lui secouait la main, l'autre l'embrassait, tous se disputaient l'honneur et le plaisir de le recevoir et de lui offrir leurs services.

Le nègre ouvrait de grands yeux et ne pouvait revenir de son étonnement.

— Est-ce que cet anneau possède la vertu d'enchanter les gens ? demanda-t-il à son maître.

— Non, répondit William ; mais la simple vue de cette bague de diamant, qui vaut plusieurs milliers d'écus, leur fait voir que je suis riche, et chez eux les avantages de la fortune passent avant tout.

— O les aveugles mortels, s'écria le nègre avec feu, ce n'est donc pas un anneau magique, mais la cupidité et l'avarice qui les ont ensorcelés ! Est-il possible qu'un peu de métal jaune et quelques cailloux transparents aient plus de pouvoir sur leur cœur que la présence d'un homme estimable et vertueux tel que mon bon maître !

C'est d'être aveugle et plein d'une coupable erreur,
Que de préférer l'or aux qualités du cœur.

NOUVELLES A LA MAIN

Dans l'église d'un village, les hommes sont séparés des femmes. A un moment, le prédicateur, interrompu dans son prône par le bruit des conversations, réclame un peu d'attention et de recueillement.

Alors une femme se lève :

Ce n'est pas de not'côté, m'sieu le curé.

— Tant mieux, répond en souriant le vieux prêtre, ce sera plus tôt fini.

* *

Aménités conjugales :

— Je t'en prie, mon cher Edmond, achète-moi cette toilette ?

— Mais, ma bonne amie, c'est la troisième depuis deux mois, et nous revenus s'opposent à...

— Oh ! tu me feras mourir ! et tu verras que mon enterrement coûtera plus cher qu'une robe.

— Sans doute, mais, du moins, ce sera une robe que tu pense une fois faite.